

Récits de patients

L'association Récits de patients recueille des témoignages et des données issues de recherches qualitatives, les met en récits et nous propose un commentaire, un questionnement. Ces récits ne cherchent ni à dénoncer, ni à idéaliser.

Ils racontent des histoires vraies de maladies et de parcours de santé. Ils racontent aussi les doutes, les attentes, les représentations mutuelles qui teintent nos comportements. Ils racontent, enfin, combien le lien de confiance peut être fragile et la façon dont notre curiosité est source de pertinence relationnelle et clinique. Cette rubrique propose une plongée inédite dans les vécus de nos patients et de nos confrères, afin de nourrir encore davantage nos pratiques et notre réflexion.



Vous souhaitez partager une expérience vécue en tant que patient ou praticien ? Contactez-nous : recitsdepatients@gmail.com

Rejoignez-nous sur notre groupe Discord et sur notre page LinkedIn : Récits de patients

La toile

uteur : association *Récits de patients*



40

J'ai longtemps cru que mon sourire ne regardait que moi. Il y a des gens qui naissent avec une bouche... conciliante. Chez eux, tout tombe juste, leurs dents sont blanches et alignées. Chez moi, les dents se sont arrangées comme elles ont pu, au fil des années, comme un mur de pierres un peu de travers qu'on finit par ne plus voir parce qu'on habite la maison depuis trop longtemps. Je me suis retrouvée avec une incisive de plus en plus tournée, une canine plus haute, des bords de plus en plus usés et du gris un peu partout, comme si le temps avait frotté, insisté et laissé sa marque sans me demander l'autorisation.

Mon mari, lui, voyait toujours la maison entière, tenant peu compte de ce petit mur de pierres qui s'affaissait. Il s'appelait Albert. On s'est connus jeunes, nous avons eu

des enfants, des soucis, des joies, des jours trop pleins et des nuits trop courtes. Nous nous sommes disputés, bien sûr. Réconciliés, aussi. Nous avons vieilli avec un amour simple, tissé de notre manière, bien à nous, de poser une main sur une épaule en passant, ou de nous laisser la dernière part de tarte.

Albert aimait mon sourire. Il disait souvent, comme ça, en levant les yeux de son journal : « Tu sais, toi, quand tu souris, ça change la pièce ». Je répondais en haussant les épaules. Avec lui, je souriais sans y penser. Avec les autres, j'avais appris à ne pas dévoiler mes dents, à me contenter d'un sourire discret, socialement acceptable. Il trouvait dommage que je n'ose pas être la même partout.

De temps en temps, il revenait délicatement sur le sujet :

– ngela, si un jour tu veux... on pourrait faire quelque chose, tu sais.

– Oh, lbert...

– Je dis ça comme ça, ma chérie.

Je savais ce qu'il voulait dire : « Refaire ton sourire ». L'expression m'agaçait.

Et l'argent ? On n'avait jamais manqué, mais on avait toujours compté. On connaissait sans cesse des dépenses plus urgentes : la voiture, la chaudière, une paire de lunettes, un anniversaire. Et puis, il y avait l'envie, surtout. Je n'avais pas envie de devoir expliquer à un inconnu pourquoi j'avais laissé ma bouche se fatiguer.

lors, je gardais mon sourire « pratique » et je me disais que ça suffisait.

Et puis, lbert est mort.

Un accident vasculaire cérébral, brutal, à 86 ans. Il est tombé un matin, dans la cuisine, entre l'évier et la table. Je revois encore la tasse, renversée, le café qui faisait une flaque sombre sur le carrelage. Je réentends le bruit de mon propre souffle. Je revois la manière absurde dont j'ai pensé pendant plusieurs secondes : « Ce n'est pas possible, il va se relever ».

Il ne s'est pas relevé.

près, il y a eu tout ce que les autres appellent « les démarches ». Le téléphone. Les papiers. Les gens qui disent : « Courage... ». Le vide dans le lit. Les objets qui deviennent trop présents, parce qu'ils n'appartiennent plus à personne. Et le silence de quelqu'un qui manque. Les premières semaines, je ne souriais plus. Je ne voyais même pas pourquoi faire ce geste-là dans un monde qui avait perdu son centre. Je vivais au ralenti. Je mangeais parce qu'il fallait manger. Je dormais parce que mon corps finissait par tomber. Je sortais parce que rester entre quatre murs était pire.

Et puis, quelque chose d'étrange a commencé.

Un jour, en me regardant dans le miroir de la salle de bains, j'ai analysé mon visage. Il avait changé. Pas seulement parce que j'avais pleuré et beaucoup vieilli, non. Mes lèvres se posaient différemment, comme si elles hésitaient. J'ai pensé à ma bouche. À mes dents et à mon sourire. Et cette pensée m'a paru déplacée, presque indécente, comme si je trahissais la gravité du deuil en m'intéressant à un détail.

Et pourtant, la pensée est revenue.

Je me suis mise à songer à lbert, à ses phrases lancées « comme ça ». À sa manière de dire que mon sourire changeait la pièce. Je me suis surprise à imaginer ce

que ça ferait de sourire vraiment, dents comprises, sans calculer l'angle, sans retenir, même si je n'en avais pas envie, au sens habituel. Je crois que je voulais surtout sourire, malgré ma tristesse. Peut-être pour être moins triste, justement. Et aussi, parce qu'il l'avait toujours souhaité. près sa mort, tout ce qu'il avait voulu devenait plus lourd mais aussi plus précieux, comme si ses désirs avaient pris la place vide qu'il laissait.

La première fois que j'ai appelé un cabinet, j'ai raccroché avant que quelqu'un réponde. La deuxième fois, j'ai parlé et j'ai pris un rendez-vous. Le jour venu, je me suis installée dans la salle d'attente avec cette sensation de ne pas être à ma place. J'avais peur de passer pour une vieille femme capricieuse. J'avais peur qu'on me dise : « À quoi bon maintenant ? ». J'avais peur qu'on me placarde un sourire qui ne serait pas le mien, une façade artificielle.

Quand le chirurgien-dentiste m'a accueillie, il ne m'a pas pressée. Il m'a fait entrer, il m'a regardée comme on regarde quelqu'un, pas comme on regarde une simple bouche. u moment où il a posé la question : « Que puis-je faire pour vous ? », mes mots sont sortis autrement que prévu. Je lui ai parlé d' lbert, en m'en étonnant moi-même. Je me suis entendue raconter notre histoire comme on déplie un tissu ancien : avec précaution, de peur de le déchirer. Je lui ai raconté la cuisine, la tasse, le silence. Je lui ai confié cette idée folle : « Je voudrais retrouver un sourire ». Je me suis excusée en même temps. Je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que j'avais l'impression d'attendre trop ou de demander quelque chose qui ne se demande pas.

Il a simplement répondu : « D'accord. On va faire ça ensemble et à votre rythme. On ne va pas créer un sourire de magazine, mais le vôtre, le plus naturel possible, comme si la vie avait été un peu plus douce avec vos dents ». Il parlait de gencive, d'occlusion, de soutien, de teinte, de forme, mais aussi de temps, de patience et de « vous ». À un moment, il a dit un mot qui m'a frappée : « tissus ». « Vous savez, tout ça, ce sont des tissus. C'est vivant. »

En rentrant chez moi, j'ai pensé à ce mot, « tissu », pendant des heures, parce qu'il m'évoquait un drap ou un vêtement doux.

Et c'est ainsi que le soin s'est déroulé comme une sorte d'ouvrage. Il y a eu des ajustements minuscules que je n'aurais jamais remarqués, mais que lui voyait, parce que c'était son métier. Il prenait le temps de m'expliquer ce qu'il changeait et pourquoi. Il me demandait souvent : « Et vous, comment vous vous sentez, avec ça ? ».

J'ai commencé à attendre ces rendez-vous comme un moment où quelqu'un remettrait un peu d'ordre dans le monde. Et, chose étrange, je sentais que ce chirurgien-dentiste, lui aussi, trouvait du sens à ce qu'il faisait.

Pendant que se déroulait cet ouvrage, je pensais parfois à Pénélope et à son tissage interminable, à cette toile qu'elle faisait et défaisait, pour tenir, pour attendre.

Moi, personne ne reviendrait. Mon Ulysse ne rentrerait pas. Et pourtant, j'avais l'impression, très nette, d'être moi aussi en train de tisser quelque chose.

Le jour où l'ouvrage a été terminé, le chirurgien-dentiste a posé son miroir « de courtoisie » dans ma main. Il s'est reculé, discrètement, comme s'il me laissait seule avec une rencontre.

J'ai vu une femme âgée, oui. Une femme avec des rides, avec des yeux qui avaient traversé des chagrins. Mais j'ai aussi vu un sourire. Mon sourire. Je n'ai pas pleuré. Je n'ai pas ri, non plus. J'ai juste senti quelque chose s'ouvrir, très doucement, comme une fenêtre qu'on n'avait plus osé toucher.

En sortant du cabinet, j'ai croisé mon reflet dans une vitrine et j'ai souri instinctivement. Je me suis trouvée vivante. J'ai longtemps cru que mon sourire ne regardait que moi. Maintenant, c'est moi qui regarde mon sourire et, chaque fois, je pense à lbert.

Commentaire

Ce récit traite d'une dimension trop rarement mise en avant dans le domaine dentaire : celle du soin sur la personne globale, à la croisée du biologique, du psychologique et du social. Le chirurgien-dentiste dépasse un rôle de « technicien du sourire », pour devenir un « artisan du lien humain », dont l'intervention participe à une reconstruction bien plus large que celle des tissus dentaires. En effet, ici, la demande initiale dépasse grandement le simple fait de « retrouver un sourire » et touche à l'intime, l'estime de soi et la confiance en soi.

Dans ce récit, le chirurgien-dentiste comprend que la demande de la patiente s'inscrit dans un contexte de deuil et de perte de liens avec soi-même et avec le monde. En saisissant ces enjeux, il offre à la patiente la transformation d'une culpabilité diffuse (« Est-ce légitime, à mon âge, après une perte ? ») en un projet de soin exprimé et pris en compte par le professionnel. Le temps accordé, l'écoute et les explications liées à la finalité globale de la demande participent pleinement à l'acte thérapeutique.

insi, dans cette situation, le praticien travaille sur un corps chargé d'affects, de souvenirs et de relations. Le sourire de la patiente n'est ici ni « retrouvé », ni « restauré », il est co-construit. La patiente n'a jamais eu un « beau » sourire et n'en a jamais véritablement souffert. C'est le deuil de son mari, à un âge avancé, qui va faire naître cette demande singulière. insi, le rôle du chirurgien-dentiste va être non pas de « re-construire » un sourire normé, mais d'identifier la finalité de la demande pour co-crée un traitement en phase avec le processus de deuil, ici, presque un « traitement du deuil »...

